vaient se guérir avec le temps; il l'était bien vaient se guern avec le temps; in Tetant mellus d'une toux séche qui s'était déclarée à la suite de ce malheureux voyage. Ces heures passées à la pluie, sur la terre mouillée, avec des vétements légers, avaient déterminé un rhume qui ne voulait pas finir, et M. Hubart craignait

qui ne voulait pas inne, et M. Fribart craignat que la polérine ne fut attaquée. Il fit part de ses craintes à Emilie, pour l'en-gager à veiller sur sa mère et à lui épargner le plus possible la fatigue de parler. « Il faudrait aussi, ajouta-t-il, qu'elle n'ent pas de préoccupations, et je vois qu'elle s'in-quiète beaucoup de ce qui peut manquer, à cha-cup de pour l'est con the propurais ses une cun de nous. Est-ce que tu ne pourrais pas, ma bonne fille, avoir l'air de la remplacer dans la maison et lui faire croire que tout est pour le mieux? Je sais bien que ce ne serait pas du tout meux? de sas brief que ce le serar paçat doit la vérité; pour ma part, je ne merceonnais plus dans mon cabinet depuis que ce sont les domes-tiques qui y mettent l'ordre; mais c'est notre devoir de la tromper pour son bien. » C'était à dix heures du soir, en quittant sa fille, que M. Huqart lai tenait ce langage. Emilie répondit machinalement; « Oui, mon

père. »
Elle lui tendit son front à baiser, et alla ensuite dire bonsoir à sa mère, près de qui la garde venait de s'installer pour passer la

« Bonsoir, ma chérie, » dit la malade. Une quinto de toux lui coupa la parole, Emi-lie Fembrassa et se sauva bien vite; elle sentati les larmes l'étouffer, et del ne voulait pas pleu-rer devant sa mère. Elle alla s'enfermer dans sa

chambre pour sangloter à son aise. Quand elle eut bien pleuré, elle réfléchit. Sa Quand effe cut bien pleure, effe reflecht. Sa mère était en danger, son père l'avait dit; mais il n'avait pas dit que le mal fût sans remède. On pouvait la sauver : avec des soins, avec le silence, la paix, le repos de corps et d'esprit, on la sauverait; mais que de choses à faire pour en arriver là! Surveillance des domestiques, direction de la maison, éducation des petits, soins à donner au père et au frère ainé, à la malade aussi, oui aimerait surement mieux les malade aussi, qui aimerait surement mieux l malace aussi, qui amerati succine interactions soins de sa fille que coux d'une garde derangère; il fallait qu'Emilie se chargeat de tout, il fallait que tout roulat sur elle, et à mesure qu'elle pensait à telle ou telle chose qu'elle devrait faire, elle se reprochait amérement de ne pas l'avoir encore faite. Elle s'aperçut que pendat au d'un contamples de vie elle avait tout. dant ses dix-sept années de vie elle avait tou jours recu sans jamais rendre, et elle eut hont d'elle-même. Le repentir, l'inquiétude, le senti ment de sa nouvelle responsabilité, la tinren éveillée bien avant dans la nuit, ce qui ne l'em pêcha pas d'être sur pied dès le point du jour.

pêcha pas d'être sur pied dès le point du jour.

« Par où commencerai-je? se dit-elle. D'abord
il ne faut pas faire de bruit; ma mere doit dormir à l'heure qu'il est. Si j'essayais de remettre
un peu d'ordre dans le cabinet de mon pere? »
Elle s'y rendit et comprit dès le premier coup
d'œil que le docteur n'y pit plus rien reconnaitre. La domestique qui s'était occupée de le ranger, ne sachant pas lire, avait mis ensemble
toutes les brochures bleues, ensemble toutes les
brochures jaunes, ensemble toutes les brochures
vertes, et ainsi de suite, sans autre distinction vertes, et ainsi de suite, sans autre distinction vertes, et ains de sais, sais autre distinction que celle des couleurs, de sorte qu'il fallai feuilleter toute une liasse de papiers pour y chercher le journal que l'on voulait et qui se trouvait confondu parmi une foule d'autres de trouvair command paint the rotte datates et de toutes provenances. Emilie procéda au triage; elle classa soigneusement les numéros de la Gasette des hopitaux et ceux de l'Union médicale, les journaux anglais et les journaux allemands, les Annales de telle ou de l'Union médicale, les Annales de telle ou de la différentie servicies en la la différentie de la différentie d telle société scientifique; elle en fit diffèrente, piles bien rangées sur la table, dans l'ordre of sa mère les inettait toujours, et satisfaite de son commencement, elle songea que Georges pouvait avoir besoin d'elle. Georges s'habillait. Il s'était lavé, peigné,

pommade et brossé avec beaucoup de soin, il faut lui rendre cette justice; mais quand sa sœur lui demanda: « Sais-tu tes leçons? il bonsœur lui demanda : « Sars-tu tes reçons i don dit effaré et s'écria : — « Ah! mon Dieu! c'est vrai! je n'y ai

plus pensé! je vais encore être puni ce matin ais plus où j'ai la tête depuis que mamar - Il n'est pas sept heures; tu as encore le

temps d'apprendre en t'y mettant tout de suite: cela vaudra mieux que de constater que tu vas encore être puni. Tu crois que j'aurai le temps ?... Non.

c'est impossible... au moins si maman était la pour m'aider... mais je ne sais pas apprendre tout seul.

— Je vais t'aider, moi, pour aujourd'hui; mais il faudra que tu prennes l'habitude de te tirer d'affaire toi-inéme. Maman ne pourra pas s'occuper de toi d'ici longtemps, et si tu te faisais punir, elle se tourmenterait et de-viendrait plus malade. Allons, donne-moi tes livres ». La leçon de français alla bien ; la leçon de

latin n'alla pas mal ; mais quand Georges pré-senta à sa sœur son livre grec, elle se mit à rire et le lui rendit aussitôt

et le lui rendit aussitôt.

« l'u sais bien que je ne peux pas lire cela lui dit-elle.

— Non ? C'est pourtant bien facile, répondit Georges en se rengougeant. Je vais te l'apprendre, si tu veux : tiens, épelle : tau alpha, sigma, tas...

- Tu auras plus vite fait d'apprendre ta lecon que de m'enseigner le grec. Allons, de che-toi, pendant que je vais voir si le déjet

Elle entra dans la chambre de sa mère pour Elle entra dans la chambre de sa mere pour savoir comment elle avait passé la nuit, et pour lui rendre compte de sa matinée. La pauvre malade sourit pour la première fois depuis qu'elle était clouée sur son lit de douleur, et Emilie la quitta pour aller servir le repas du

Sur l'escalier, elle rencontra Louis qui des-

cendait ses livres et son portefeuille sous le bras,

« Comme te voilà fait! Tu ne t'es pas re-gardé, bien sur! - Qu'est ce que j'ai done? demanda Louis

- Ce que iu as? Tu as ton plus beau panta on noir, avec un vieux veston d'alpaga tout blanc de craie; tu as oublié ta cravate, et tu as gardé ta chemise de nuit. On dit que les sa-vants sont distraits; c'est sans doute pour cela ue tu commences par être distrait, en atten es savant. Tu te feras suive par tous les gamins. Allons va vite changer tou

- Que veux-tu! dit Louis un peu confus en remontant l'escalier, j'ai pris ce que j'ai trou-vé sous ma main. Depuis que maman est ma-lade, on ne sait plus que devenir ici ; tout vous

Rade, on he sait pais que devement, tous vous manque. Emilie allait lui répliquer vivement, mais Emilie allait lui répliquer d'orit? » pensait-elle. Elle centra dans la chambre de Louis, disposa sur son lit les vétements qu'il devait mettre, et s'en alla verser le café à son percet voir si ses ta

tinos étaient ródies à point.

Son père l'embrassa.

«Ah! dit-il, voilà la fée qui a rétabli l'harmonie dans mon pauvre cabinet; elle y a laissé une marque de son passage, ses manchettes, qu'elle avait sans doute ôtées pour ne pas les salir, et qu'elle a oublié de reprendre. Voilà vos manchettes, mademoiselle la l'ée, avec mes remerciements: je viens d'aller conter cela à notre chère malade, qui se trouve déjà mieux à l'idée qu'elle a une remulacame. Continue ma

notre chère malade, qui se trouve déjà mieux à l'idée qu'ella a une remplaçante. Continue ma chèrie, c'est toi qui sauveras ta mère.

Ainsi encouragée, comment Emilie n'eut-elle pas continué? On la vit partout, je diraispresque partout à la fois dans la maison, tant elle trouva moyen de se multiplier.

« Voilà mademoiselle qui devient comme madame et qui veut tout voir et tout savoir, dit la cuisinière à la femme de chambre; c'est amusant si l'on veut. Passe encore madame, qui se connait à la cuisine et à l'ouvrage; mais mademoiselle, qui n'a jamais mis les pieds tei !

qui se connaît à la cuisine et à l'ouvrage ; mais nademoiselle, qui n'a jamais mis les pieds isi ! Elle va faire de la belle besogne !

Ah! moi j'aime assez cela, répondit Séraphine, la femme de chambre, qui était plus paresseuse qu'indépendante. Quand les maitres s'occupent de vous dire ce que vous devez faire, vous n'avez pas besoin de vous casser la tête à tout afin de ne rien oublier. Mademoiselle ne connaît rien au ménage, c'est sûr ; mais comme elle a beaucoup d'esprit, elle apprendra bien vite, et ce sera autant de su pour quand elle se mariera.

mariera.
— Ça, c'est vrai, reprit la cuisinière un peu radoucie; les jeunes dames ne sont pas toujours sures de trouver de bons domestiques, et il n'y

shes, de trouver de Bons domestiques, et 11 n y a pas de mal à ce qu'elles sachent comment l'ouvrage doit être fait, » Et la grosse Marion retourna à ses fourneaux, en formant le projet de contribuer, autant qu'il était en elle, à l'éducation de sa jeune mairesse, dans l'intérêt de son futur ménage

Emilie ne songeait nullement à son futur ménage; elle avait bien assez de songer au mé-nage présent de la maison paternelle. Pour suf-fire à tout, que de mouvement elle se donnait, elle qui n'avait guère l'habitude de se remuer plus qu'il n'était nécessaire pour passer du sa-lon, où était son piano, à la salle à manger, où se trouvait son carton à dessin, et à sa cham-bre, où elle écrivait sur un joli petit bureau en bois de rose! « Pourva que je ne tombe pas malade! se disait-elle au bout de huit jours, en sentant une courbature dans tous l es. Crainte vaine; cette courbature salutaire arquait sculement le passage de l'inertie à activité, et quand Emilie l'eut vaincue, elle sc

trouva mieux portante que jamais. Et Georges ? Et Esther? Georges revint plus Et Georges ? Et Esther? Georges revint plus d'une fois avec sa leçon de gree à copier; l'ennui des pensums lai fit faire de sérieuses réflexions, et quand il vit qu'Emilie n'avait décidement pas le temps d'apprendre à lire le gree, il se décida à avoir de la mémoire. Puis, tout étonné de se sentir le cœur plus content qu'à l'ordinaire, il essaya d'appliquer estte mémoire nouvellement conquise on déconverte à ses autres leçons, et le résultat satisfit lui-même d'abord et son professeur ensuite. Un pas dans la bond et son professeur ensuite. Un pas dans la bome voie en amène d'autres; Georges s'aper-çut que le dessin d'Emilie n'avaneait guère et qu'onne l'entendait presque plus jouer du piano mais qu'en revanche elle s'occupait d'une foule de chorse qui pa devicent es l'ensuit d'une foule mais qu'en revanche elle s'occupait d'une foule de choses qui ne devaient pas l'amuser beaucoup. Cela le rendit rèveur; et le jour où Louis (qui s'appliquat depuis quelque temps à mettre régulièrement sa cravate) daigna descendre du sonmet de ses æ pour lui expliquer les multiples et les sous-multiples du mètre cube, il se frappa la tête d'un coup de poing et se dit dans son forintérieur: « Je serais un grand lèche, quand tous les autres se donnent de la peine, d'être le seul à ne pas m'en donner. »

Le soir de ce jour-là, pour prouver à sa mère

Le soir de ce jour-là, pour prouver à sa mère u'il avait bien écouté la classe d'histoire, il qu'il avait bien écouté la classe d'histoire, il ui raconta, sans en passer une scule, toutes les conquêtes de Cyrus. Quand il cut fini, elle lui fit signe de monter sur une chaise pour qu'elle pût l'embrasser. Il vit qu'elle avait des larmes plein les yeux; et elle dit, répondant au regard inquiet qu'il jetait sur elle: « Les bons enfants! ils s'entendent tous pour m'aider à me guérir! ».

Ceci s'adressait non seulement aux ainés, mais encore à mademoiselle Je-ne-peux pas, qui ne méritait plus son sobriquet. Elle était là, assise sur un petit tabouret, étudiant, dans un livre posé sur sa table de poupée, une histoire assise sur un petit tabouret, étudiant, dans un livre posè sur sa table de poupée, une histoire qu'elle se proposait de lire tout haut à sa manan, pour la désenauyer, quandi elle serait bien sûre de s'arrêter comme il fallat aux points et aux virgules. Elle regardait souvent la pendule, pour voir s'il ne serait pas bientôt l'heure de l'estature de l'

'assiette et le verre, et qui présentait les hou-hées de pain. Et de temps en temps elle inter-sellait la malade: « Tu n'as pas de commission me donner, maman? Tu sais, c'est moi qui nis ta petite commissionnaire. »

suis ta petite commissionnaire.»

La mére souriait, et, jour ne pas laisser oisive sa bonne volonté, élle l'envoyait dans tous les coins de la maison chercher des objets plus ou moins inutiles: Esther croyait rendre de grands services, et cela lui suffisait. Elle essaya même d'aider sa sœur, qui cousait ensemble des bandes de flanelle destinées à server le pied de la malade. Elle eut beaucoup de peine à apprendre ce terrible point croisé, et on entendit plusieurs fois sortir de ces lèvres: «de ne peux...»; mais elle n'acheva point, et, comme elle voulait nais elle n'acheva point, et, comme elle voulai lle finit par pouvoir. Elle ne manqua pas d vire admirer à Emilie la régularité de sespoint

de lui dire: « N'est-ce pas Emilie que je de-ceus une petite fille très utile? » Emilie n'eut garde de la démentir ; elle était op fière de son élève. C'était elle, en effet,qui ait amené l'enfant, peu à peu, à trouver plu de plaisir à servir les autres qu'à se faire

par eux.

L'hiver se passa et le printemps revint. Madame Hubart pouvait maintenant se servir de
ses mains; mais les doigts du bras cassé
n'avaient pas encore repris toute leur agilité, et
elle était souvent obligée d'avoir recours à sa
fille ainée pour les ouvrages délicats. De plus,
si le pied foulé était guéri, l'entorse la faisait
encore souffrir, et elle ne pouvait quitter sa
chaise-longue, dbans quel état doit être la maison deouis six mois que le ne suis plus boune à son depuis six mois que je ne suis plus bonne à rien! » se disait-elle avec inquiétude. Elle n'osait pas exprimer ses craintes, de peur d'affiger ses enfants, qui se donnaient tant de peine pour la remplacer; mais elle n'avait pas grande confiance dans le résultat de leurs effonts.

Le ler mai arriva : c'était son jour de nais sance. Que de chuchotements dans les coïns que d'allées et venues mystérieuses dont elle m levait pas s'apercevoir! Elle souriait! Que peu vent-ils done préparer? se demandait-elle. Voilà quinze jours que mon mari, sous divers pré-textes, ne me permet pas d'essayer de me tenir debout; je crois bien que c'est un peu pour mettre les conspirateurs à l'abri de ma surveillance. Je suis sûre que je pourrais marcher; j ne souffre plus du tout, et il me semble que mo forces sont reveaues, surtout depuis que le beau temps a emporté cette toux qui me fatiguati tant. Patience ! voilà cinq heures qui soment : les mystères s'éclaireiront, je suppose, à l'heure u diner. » La porte s'ouvrit toute grande, et laissa voir

nme un buisson d'aubépine en fleur. Bonne fête, maman! cria la petite Esther en accourant la première, presque cachée dur-rière son bouquet embaumé qu'elle tenait à deux

Bonne fête ! répetèrent en entrant après

mains.

— Bonne fête! répetèrent en entrant après elle le docteur et les trois ainés.

— Bonne fête, madame! dirent la petite Séraphine et la grosse Marion, qui s'étaient levées avant l'aube pour aller bien loin dans la campagne eueillir toute etite aubépine.

Et madame Hubart fut entourée, embrassée, fêtée; elle ne savait plus à qui entendre.

« Allons, ma chère femme, lève-toi, lui dit le docteur. Le mal m'a paru completement guérice matin et nous allons te faire parcourir la maison. Ton fils te domera le bras.

— Il est superbée! dit la mère en riant et en regardant Louis, bien brossé, bien peigné et bien eravaée. Est-ee toi qui as fait sa toilette pour cette occasion, Emilie?

— Non, mère ; je la lui ai faite pendant quelque temps, c'est vrai, au commencement de la maladie, mais à présent il se tire d'affaire tout seul. Il est devenu habile dans une loule de choses, tu verras. Et les mathématiques n'en souffrent pas : il a encore été premier ce matin. »

La mère prit avec orgueil le bras de son fils et sortit de sa chambre; il y avait bien long-temps qu'elle n'en avait franchi le seuil, et elle revoyait avec joie tant d'objets familiers qui semblaient lui soulaiter la bienvenue. Tout était reluisant de propreté; l'ordre le plus parfait régnait partout. La maison n'avait pas soufiert de sa legrepa réglacié.

de sa longue réclusion. «Les rideaux viennent d'être blanchis, dit-elle, remarquant la blancheur de la mousseime qui voilait partout les vitres de ses plis nei-geux. Jamais ils n'ont été plus blancs ni mieux repassés; où donc avez-vous trouvé une si ben-ne blanchisseuse?

— Deux blanchisseuses, chère mère, Sèra-phine et mai : et Maniou a prépagné la lessive

— Deux blanchisseuses, chere mere, Sera-phine et moi ; et Marion a préparé la lessive. Tout le monde y a mis la main, car c'est Louis qui a monté les rideaux, et les deux pe-its les présentaient. Viens à présent voir le jandin.

- De surprise en surprise! dit la mère émue — De surprise en surprise; un a mere emace et ravie. Je eroyais trouver mon pauvre jardin envahi par les mauvaises herbes; je pensais qu'on n'avait pas eu le temps d'y songer, depuis six mois que toute la maisonnée nes est occupée que de moi, et le voilà tout fleuri. Estu aussi devenue jardinière, ma chère petite remplacante?

Certainement ! et voilà les jardiniers dit Emilie en désignant Louis et Georges. Je n'a pas voulu faire faire venir le vieux père Alexis qui a la manie de tuer les violettes qu'il appell des herbes; mes frères ont tout labouré! Vieus t'asseoir un instant dans la cabane qu'ils t'ont construite. La vois-tu là-bas? elle est tout om-

que le toit ne te tombera pas sur la tête. Ge ges a pris la une bonne levon de mécanique, jo lui expliquais la théorie, et il comprenait trèest-ce pas petit?

— Mon pauvre Georges! reprit madame Hubart en attirant l'enfant à elle, il y a bien longtemps que je n'ai pu m'occuper de toi: mais nous allons nous remettre à travailler en-

senno:.

Non pas, mère! je sais travailler seul à présent. Je ne veux plus te fatiguer, et je te promets, à la fin de l'année, des prix que j'aurai aggnés moi-mène... Qu'est-ce que tu m'apportes-là! dit-il en se retournant brusquement vers l'estier, qui lui fourrait quelque chose dans la main.

lu main.

— Un morceau d'un petit gâteau que Marion tarte d'Emilie

vient de me faire avec un reste de pâte de la turte d'Emilie.

— Comment, la tarte d'Emilie! s'écria madame Hubart en riant. Emilie est cuisinière maintenant?

— J'ai voulu te ressembler, mère, et savoir faire de tout, comme toi, Viens diner: nous mangerons ma tarte au dessert, et tu verra si j'ai bien réussi dans ce métier-là. »

Après le diner, qui fut servi, en l'honneur de a convalescente, avec le linge, l'argenterie et les cristaux de cérémonie (Emilie n'eut que des élogres à récolter pour l'arrangement de la tarte, qui fut trouvée excellente, et on but à la santé de la mère de familie.

« Je n'ai jamais été aussi heureuse, disait celle-ci; à quelique chose malheur est bon, et je dois me féliciter d'un accident qui m'a fait voir tout ce que valcient mes enfants.

— Et maintenant qu'ils out si hieu commen.

tout ce que valaient mes enfants.

— Et maintenant qu'ils ont si bien commence, dit le docteur, tu vas, j'espère, les laisser ontinuer. A force de compter sur toi, ils au-urent fini par ètre incapables d'agir par eux-némes ; il a fallu que tu fusses pendant six nois une femme bonne à rien, pour qu'ils de-

CE QUE MANGENT ET BOIVERT LES GRANDS DE CE MONDE

A tout seigneur tout honneur : S. S. le pape Léon XIII est l'Itomme le plus fru al da monde : il déjeune après sa mess ane tasse de café au lait. Il dine à tro heures, et son menu se compose d'un potage, de deux plats de viande rôtie ou grillée ; de léguines, d'un fruit et d'un verre de vin de l'ordeaux. En caréme, Sa ainteté remplace la viande par des œuf Saintete rempace la vante par des cent à la coque, du poisson et du macaroni Léon Mil ne soupe presque jamais; i prend parfois, avant de se coucher ur biscuit de Reims trempé dans un verre de

Le czar de toutes les Russies, Alexan lre III déjeune à sept heures : thé, œui et jambon et une tranche de roasbonze heures, lunchéon : out poché dans une tasse de houillon, côtelettes de mouton, volaille froide et gibier; deux sortes de légumes le tout avrosé de trois sses de case noir très fort. Le czar qu lore la pèche à la tigne, se fait généra ement servir le poisson qu'il a attraq ui-mème. A deux heures, il prend un pe le riz au lait. Le menu du diner est fo le souper du czar se compose invariable

nent de thé et de gateaux secs. La reine d'Angleterre se nourrit prin ipalement de viandes bouillies : m ouilli, venaison bouillie et vol uilli, venaison bouillie ouillies. Le général sir John Cowie, aide camp de la reine, raconte que Victo ria a un goût très prononcé pour les pom nes cuites au four et qu'elle croqu clontiers une douzaine de noix aprè

La reine déjeunait autrefois de bouillie écossaise ou *porridye* ; mais les médecins lui ont recommandé de remplacer cette farine indigeste par du tapioca. A son retour d'Aix-les-Bains, les docteur l'ont engagée à renoncer au thé vert en

eveur du cacao.

Le pain de la reine (the queen's bread) est un pain brun tout spécial, et qui res-semble au *german rye bread*. Victoria avait coutume de boire deux ou trois verchampagne ou de bordeaux, e après diner, un verre de tokay. La facult que, a abandonné le vin pour le whiskey dilné d'eau ou de soda water. Dans son Journal des Highlunds, Victoria confesse a elle aime à la folie la crémeécossaise

La reine de Suède aime beaucoup le poulettes de viande hachée, cuites dan l'huile de Nice et entourées d'œufs pochés a Majesté est également très friande d lat national suédois : le saumon conserv dans de la terre. Comme boisson : vins de

Le roi Humbert d'Italie est un vrai ve ottarien: c'est-à-dire qu'il ne se nourrit our ainsi dire quede légumes, d'antépastos et de fruits. Les docteurs lui ont interdit le café et sa boisson actuelle se com-pose de vin de Bordeaux fortementtrempé d'eau. Le roi ne se porte jamais si bien

que quand il ne mange que du pain, des ommes et des oranges. On sait qu'Hum-et en moins d'une semaine a cu les cheeax tout blanes, tout blanes. Serait-ce veux tout blanes, tout blanes. Seralt-ée a cause des inquiétudes que lui cause M. Crispi ? Consulté par l'empereur d'Allé magne sur sa nourriture favorite, Hum-bert, au moment de partir pour Berlin, a répondu : des pèches. Guillaume II s'est empressé de faire venir de Thomery, près de Fontainebleau pour 2,500 fr. de pèches

magnifiques.
L'empereur d'Allemagne est fort difficile à nourrir. Elevé en Angleterre il a onservé un goût assez prononcé pour seufs au jambon, menu ne varietur d'un éjeuner britannique. Guillaume II fail enir de Londres des muffins ou petits pains sans croûte, qui coûtent 10 centime pains les plus variés — et les plus ava riés : depuis le pain d'avoine jusqu'au ga-teau de Cummin, dont la recette fait partie des secrets d'Etat. La boisson de l'em-pereur : bière et champagne. Le prince de Bismarck, lui, est un gros

mangeur. Mais il se réserve pour l'heure du diner: M. Pouver Quertier en sait quel-

que chose. Le chancelier de fer déjeune d'une tasse de thé noir, de deux œufs et d'une tartine de pain grillé. Mass, à sept heures du soir il dévore comme un ogre qu'il est : soupe,

poissons, entrées, rètis, salades, etc., uno avulso non deficit alter...

Ses admirateurs, du reste, lui expédient quotidiennement d'énormes bourriches de poissons, d'écrevisses et de gibier.

L'impératrice d'Autriche passe p avoir été le premier cordon bleu du monde. C'est elle qui s'occupait personnellement des menus. Elle avait inventé une rôtissoire où l'ou peut rôiir d'un coup cent poulets. L'empereur et l'impératriced'Au-triche mangent fort peu, mais leur table est la tablé la plus somptueusement servic de l'Europe et l'on ne boit au palais impérial que des vins de France.

Le prince de Galles vit absolument à

la française. Mais il a conservé pour le pale-ale un véritable culte et il préfère ette boisson au meilleur champagne.

Le marquis de Salisbury, premier mi-nistre de la Grande Bretagne, est un très pauvre mangeur. A déjeuner, soit à Lon-dres, soit à son château princier de pro-vince, soit au Chalet Cécil, sa maison de campagne à Puys, près de Dieppe, lord alisbury dejeune invariablement d'un œui poché étendu sur une tartine de pain grillé. Il ne boit à lunchéon et à diner u'un seul verce de Bordeaux. Quand il parle en public, le chef du cabinet s'humecte le gosier avec un verre de hock ou

M Gladstone, lui, a le culte du thé sans sucre. Soule, mistress Gladstone ale don de le préparer à sa fantaisie. *The* Grand Old Man boit à diner du vin d'Oorto et du bordeaux. Quand il a à pronon er un de ses interminables discours que malgré ses quatre-vingts ans bien sonné l mone si vigoureusement à bonne fin, le chef du parti libéral anglais boit un verre de Xérès dans lequel sa femme a batu un jaune d'œuf.

Le marquis de Hartington avale relivieusement une carafe d'eau par quart l'heure de discours, qu'il prononce à la Dhambre. Aussi, quand on voit quatre carafes auprès de lui, a-t-on coutume de dire à la Chambre des Communes : « Le mar-

uis en a pour une heure! Le ministre d'Irlande, M. Balfour fait me consemmation vraiment étonnante de acao quand il parle en public. Les hom ulers irlandais ont trouvé moven l'autre jour de mettre un terme à son éloquence en brisant les récipients où mijotait le rafraichissement favori de leur ennemi

Cette étude sur la nourriture et la boisson de quelques célébrités contemporai-nes pourrait être continuée à l'infini.Mais ez de cas ont été cités hors de notre territoire pour démontrer que les souve rains et les hommes d'Etat font une large part à la cuisine française et aux vins de France.

I AND THE ADDRESS OF THE PARTY OF THE PARTY

Dans les vitrines que l'Exposition con-sacre aux insectes de tous genres et de tous les pays, figure une trés curieuse col-lection d'araignées. Pormi ces insectes de génie. M. Fulbert-Dumonteil distingue que donne de son travail le chroniqueur

« Au heu de tisser une toile ou bier d'ourdir un filet, cette araignée, qu'on trouve dans nos pays, creuse un terrier merveilleuxchef-d'œuvred'habitation. Elle n'abandonne point pour cela ses fuscaux

légers; elle y ajoute un pic, une pelle, une

» Entrons, s'il vous plait, chez l'araignée-architecte, qui, par parenthèse, n'aime pas beaucoup à recevoir : figurez-vous d'abord une admirable galerie d'un netre de long ; une toile de soie en tapisse les murs, ornaut et solidifiant l'élifice. Cette gracieuse tenture est à la fois une parure, et un rempart. C'est aussi un avertissement; si quelque ennemi se fausile dans la maison, il lui est impossible de faire un mouvement sans la tenture s'agite aussitôt et trahisse l'importun.

» Tout au fond de la galerie s'élève un oanc de terre escarpé et nu ; c'est là que se tient l'araignée avec sa famille. De ce point stratégique, elle voit tout, entend tout; c'est son observatoire et son fover. Tout autour les débris d'un repas de fa-mille, lestement enlevés, car il n'est pas de ménagère plus alerte et plus proprette que l'araignée. La merveille du logis, c'est la porte de la maison; elle tourne, elle a des gonds! elle a des gonds de soie, si bien imaginés, si bien compris, fonctionnant avec une telle précision, que la porte s'ouvre et se ferme par son propre poids; il n'y a qu'à pousser : on entre, on

» Cette porte est digne de ses gonds. Formée de couches successives de terre sèche et de soie, elle joint une étonnante solidité à la plus curieuse élégance. Con-que dans un double but, cette porte est à la fois un barrière et un piège; de ce bat-tant mobile de terre et de soie artiste-ment mèlées partent des fils qui, tous, au bout de la galerie.

» S'il prend fantaisie à quelque indiscret de violer le domicile de l'araignée, les fils s'agitent et vibrent aussitôt qu'on touche à la porte. Avertie par ce strata-gème infaillible, l'araignée prend ses grandes jambes à son cou, traverse la galerie en un clin d'eil, ouvre la porte et détant l'improduct visitant. Il vore l'imprudent visiteur. Il convient de dire aussi que le pélerin en ques-tion est souvent quelque bandit des bruyères qui en veut à l'araignée et à ses

» Si l'adversaire est redoutable, une lutte terrible s'engage entre le proprié-taire et le brigand. L'araignée attache bravement ses longues pattes après la porte qui s'ébranle, et s'arc-boute au mur, se tourne sur le dos, pousse de tou-tes ses forces pour refouler les assail-

» On devine la profonde émotion que eause ce terrible assaut, peut-être le pillage de la maison et la mort de ses habi-

» Quelquefois les petits de l'araignée vont préter main-forte à leurs parents, et il est vraiment curieux de voir ces enfants de troupe se tourner sur le dos, s'arc-bouter au mur et repousser l'agresseur, un glouton féroce qui voudrait bien goûter de leur chair, pourtant si

maigre.

» Si la porte résiste, la famille est sauvée et le brutal envalusseur s'en resauvée et le brutal envalusseur s'en par ja tourne confus et penaud, vaincu par la science et la bravoure des assiégées; si la citadelle est prise, tout s'écroule et le vainqueur succombe au milieu des décom-bres à côté des vaincus. De la belle forteresse il ne reste qu'une mine, un champ anonyme et désolé : Campos ubi Troja

» Avec sa passion de la solitude et son culte du foyer, l'araignée-architecte ne tolère pas qu'on la trouble dans ses affections et ses travaux. Si on lui joue la manvaise plaisanterie de frapper trop souvent à sa porte, elle prend aussitôt son partiet clacun se met à l'ouvrage. En avant les bobines et les fuseaux! En avant tous les métiers! On file, on file, on file. Jamais ville assiégée ne montra plus d'ardeur, et que font tous ces dévidoirs, ces fuseaux métiers à l'œuvre ? Une toile est sortie tout à coup de cet atelier vivant, s'étend comme un vaste bouclier sur la porte et sur les murs, si bien que l'entrée a disparu et que tout l'édifice se confond dans me égalité de résistance. Une brêche est mpossible. Dans le cas très improbable l'une défaite, c'est la citadelle tout entière qui s'effondrera et l'araignée, écrasée avec les siens, aura son fover pour tom-

» La propreté de l'araignée-architecte est vraiment exemplaire. Nous venons de la voir balayer avec soin sa salle à manrer et le vestibule de la maison. Si l'on vient à salir ses tentures et ses draperies de soie, elle manifeste aussitôt une vive inquiétude et se hate d'enlever délicatement tous les grains de poussière,

» Si le mal est irréparable, elle déchire

FEUILLETON DU 26 JANVIER 1890 - Nº 29

LA CONFESSION D'UN PÈRE

Par VICTOR FOURNEL

XXVI

Vous connaissez comme moi cette ceuvre excellente de patronage et de réhabilitation qui, pleine de pitié pour les défaillances, prend les libérés à leur sortie de la prison ou du bagne, va les cher-cher parfois jusque dans le lieu où ils expient leur faute, accueille tous les repentirs facilite toutes les expiations et s'applique à rendre le sentiment de leur dignité à ceux que la justice a flétris, er les remettant dans le droit chemin et en les soute-

Beaucoup de magistrats s'y sont associés. Les clients de l'œuvre se réunissent chaque dimanche dans une vaste maison de la rue Monsieur. Un jour j'y avais été conduit par mon ami Clément, qui sait partie alors du conseil d'administration, e je sus frappé du respect que ces hommes témoignaient à leurs bienfaiteurs et de l'impression que semblaient produire sur eux les paroles du prési-dent, un avocat du premier ordre, qui leur donnait rent sien teutes les aemaines un discours ou'on

avec quelques-uns d'entre eux. On m'en montra deux ou trois qui étaient en train de conquérir des positions honorables dans l'industrie. Depuis lors souvenir ne m'a plus quitté.

Je demandai une grande enveloppe; j'y fis entrer trente billets de mille francs, et je la portai moi-même au bureau du secrétariat.

Les trente autres mille francs, tu les trouvers mon cher Louis, sous un pli triplement cacheté à ton adresse, dans le tiroir-caisse de mon bureau. C'est toi que je prie d'en être le dispensateur. Je veux que tu puisses en disposer sous la forme et dans la proportion que tu jugeras convenables, chaque fois que l'exercice de ton ministère te révèlera une de ces situations où il suffit d'un secours accordé à propos et avec délicatesse pour sauver un honnête homme du désespoir, ou mieux en de la tentation et de la chute. Vous pourrez, d'ailleurs, vous seconder l'un l'autre dans cette tâche : le magistrat, lui aussi, doit connaître bien des misères, voisines de la défaillance. Cette somme sera donc partagée entre la réhabilitation et la éservation, et chacune des âmes qui sera rachetée plaidera pour la mienne,

Avec quel soulagement je me suis séparé de cet or maudit qui, depuis si longtemps, s'attachait à moil Quel soupir de satisfaction je poussai en sortaut de la rue Monsieur! Je venais de m'enlever une montagne qui m'écrasait la poitrine. Un tel sentiment d'allégresse me pénétra, que je m'en trouvai rajeuni tout d'abord et que je m'élançai d'un pas juvénile à travers les rucs. J'avais envie de prendre les cieux et la terre à témoin ma delivrance. Des passants se retournaient, et je

eut payé bien cher au barreau. On me fit causer leur criais intérieurement : «Oui, oui, regardez-avec quelques-uns d'entre eux. On m'en montra moi : ma conscience est libérée, et je n'ai plus apercevoir l'enveloppe. eur de vous maintenant. »

Deux idées me vinrent : l'une de repasser par la rue Vaugirard et d'aller voir les fenêtres de mou appartement; l'autre, d'aller serrer la main à Clément et à Girardot. Vraiment il y eut là quelques minutes où j'eus l'air de me reprendre à la vie. Ce fut court. En débouchant dans la rue de Vaugirard, à cinquante pas de la maison, je levai les yeux vers le quatrième étage. Une violente suf-focation me prit. Le battement de mon cœur s'arrêta. A la dernière fenêtre, une jeune fille, Adrienne, — je le crus, — se tenait accoudée penchant la tête comme lorsqu'elle me guettait au retour du bureau. Je dus m'appuyer à un bec de gaz avant de nouvoir continuer ma route. Enfin je repris ossession de moi. J'eus peur d'être reconnu par es fournisseurs ; je m'éloignai en rasant les muis Un nouveau et rapide coup d'œil avait dissipé l'il-lusion. La jeune fille qui avait remplacé Adrienne, à la fenètre de l'appartement occupé par de nou veaux locataires, ne lui ressemblait même pas lérerement. Mais, l'illusion dissipée, l'impression esta. L'allègement avait disparu. Je me sentais maintenant accablé et las comme auparavant. Mon portefeuille me pesait comme une lourde pierre et je n'éprouvai plus que le besein de rentrer chez moi pour achever de m'en décharger, en déposant le reste de mon fardeau dans ce tiroir qui demeurera fermé à clef jusqu'à ma mort, sous ce triple sceau que vous trouverez intact, dans ce pli que ersonne, pas même moi, ne touchera désormais

avant vous C'est fait maintenant. Le tiroir est fermé. J'ai

ce voyage à Paris m'a fatigué. J'ai marché long

lignes m'ont épuisé. XXVII J'ai eu une légère défaillance en me mettant hier au lit, et, ce matin, après une nuit agitée par la fièvre, une plus forte en me levant. Ma chan: bre tournait : je suis tombé. Francine est accourue au bruit de ma chute ; elle m'a relevé en poussant des cris aigus et en se lamentant. Elle a en-

fer. Je me suis trainé à leur tombe. Ces quelque

cher le curé. J'espère être enfin au terme. Le calme du soi m'enveloppe. L'apaisement s'est fait. Non. ce no sera plus long maintenant. Elles m'attirent à elles n'en aurais point la force. Mais je n'en ai pas le

voyé chercher le docteur, et je l'ai envoyé cher-

Il me semble que j'ai commence à entrer dans e repos et que Dieu se rapproche de moi.

Les vers du poète mourant, de mon homonyn Gilbert, me reviennent sans cesso à la mémoire. J'avais dix ou douze ans lorsqu'on me les fit réciter dans une distribution de prix. Je n'y ai guère pensé depuis lors. Aujourd'hui, ils me remontent ans cesso de l'estomac aux lèvres. C'est comme Soyez beni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre

L'innocence et son noble orgueil! Orgueil ! ce mot ne me plaît pas pourtant : il

a cu. i'en ai été bien puni. temps à travers les rues, par une journée bru-meuse, et le froid m'a incommodé en chemin de J'achève cette confession d'une main défaillante.

Tout m'avertit que l'heure est venue. Vous savez maintenant ma faute, ma houte et mon repentir. Après avoir demandé pardon à Dieu, j'ai voulu vous demander pardon à vous-mêmes. Je vous devais compte de l'honneur du nom reçu intact de mon père. Bienheureux ceux qui meurent sûrs de ime et du respect de leurs fils! Je vous ai dit ma chute, et j'espère vous l'avoir dite sincère ment, sans diminuer ni grossir la faute. A votre tour, mes enfants, jugez- moi sans faiblesse comm sans rigueur, avec votre conscience de prêtre et de magistrat, en meme temps qu'avec votre cœur filial. J'ai choisi ma place non loin de votre mère et de votre sœur. Ce pli vous sera remis au retour de mes funérailles. Et si, après m'avoir lu, vous oyez, toi, Louis, pouvoir m'abssudre; toi, Edouard, devoir m'acquitter, tous deux ensemble vous viendrez déposer des asphodèles sur ma fosse, et plus us me réunirez à elles dans un même tombeau. Alors mon ame se rejouira dans l'autre monde, et se sentira pardounée sur la terre comme

dans le ciel. lei se terminait la confession d'André Gilbert. Le 12 janvier, tout le village accompagna le Pari-sien à son dernier asile. Le souvenir de l'accident, comme ils disaient, était resté vivant au cœur de ces rudes hommes, blasés pourtant sur les mé-faits de la mer, et ils sentaient d'une façon confuse que derrière ce drame il devait y en avoir un

Aujourd'hui André Gilbert repose dans la tombe

où ses fils l'ont réuni à sa femme et à sa fille, et le monument modeste qui la recouvre est toujours entoure d'asphodèles. Deux fois par an, le 3 juillet et le 10 janvier, deux hommes, un prêtre et un nagistrat, viennent s'agenouiller côte à côte sur la pierre funèbre. Ils ont acketé la petite maison a pécheur : Francine en est la gardienne. C'est là qu'ils descendent, et, toute l'année, les fenêtres qui donnent du côté de la mer demeurent hermétiquement fermées comme les portes d'un tombeau.

VICTOR FOURNEL.

BUREAUX DES POSTES DE ROUBAIX

DEPART. - SOIR

3 h. 10. — Lille. — Croix . — Valenciennes.
4 h. — Tourcoing. — Belgique, — Allemagne. —
Autriche. — Russie.
5 h. 40. — Lignes de Maubeuge et d'Erquelines.
— Reims — Ligne de Paris.
6 h. 45. — Fourmies. — Avesnes. — Avesnes-surHelpe. — Maubeuge. — Allemagne.
7 h. 50. — Ligne de Paris. — Ligne de Calais. —
Augleterre.

Angleterre,
8 h. 55. — Lille. — Tourcoing. — Lannoy. —
Wattrelos, — Douai. — Cambrai — Amious. —
Croix. — Ligne de Paris. — Ligne de Calais. — Angleterre. — Belgique. — Pays étrangers.